NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

65 Nº 9 1938

Le Père Ferdinand PRAT, s.j. (1855-1938)

Antoine MALVY

p. 1102 - 1110

https://www.nrt.be/fr/articles/le-pere-ferdinand-prat-s-j-1855-1938-3638

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE PÈRE FERDINAND PRAT, S. I. (1855-1938)

SOUVENIRS PERSONNELS.

Il y a quelques mois, l'Eglise et la France pleuraient le premier exégète de notre temps, le Révérend Père Marie Joseph Lagrange, de l'ordre des Frères Prêcheurs, fondateur de l'Ecole Biblique de Jérusalem et de la *Revue Biblique Internationale*. Pourquoi faut-il qu'à côté de cette tombe une autre se soit ouverte inopinément, où disparaît le glorieux émule et contemporain de Marie Joseph Lagrange, le Révérend Père Ferdinand Prat, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur aux scolasticats d'Uclés, de Vals et d'Enghien et aux facultés de Toulouse et de Beyrouth, ancien rédacteur aux *Etudes*, consulteur de la Commission Biblique ?

Ses anciens élèves et ses amis (ils sont légion) avaient été douloureusement émus par la nouvelle d'un accident d'automobile, qui en 1933 avait renversé le vénérable octogénaire sur une route de Belgique et l'avait privé pour plusieurs mois de l'usage de ses membres. Celui qui, en août 1914, déjà âgé de cinquante-sept ans, avait quitté ses livres pour les tranchées de la grande guerre et avait eu la rare fortune d'en revenir sans une égratignure, après avoir, comme aumônier « volontaire », toujours et partout bravé le danger et mérité la Légion d'honneur, devait-il être la victime de l'imprudence d'un chauffeur ?

Comme nous avions fait part de cette triste nouvelle au Révérend Père Lagrange, celui-ci nous faisait l'honneur de nous répondre de Jérusalem, le 15 décembre 1933 : « Je suis très peiné de ce que vous me dites du R. P. Prat. Il est revenu en Terre Sainte, il y a trois ou quatre ans, tellement agile et jeune que je ne consentais pas à lui donner son âge. Sa *Vie de Notre-Seigneur*, que je n'ai pas encore lue attentivement en entier, m'a paru cependant la meilleure, très étudiée et complétée par des *excursus* très utiles. Ce n'est pas une mince satisfaction pour moi que de voir notre accord, même sur des points où je ne me sentais pas très solide, comme pour l'Agneau de Dieu de saint Jean-Baptiste. »

Le Père Prat et le Père Lagrange s'estimaient mutuellement. Cependant, comme on l'a dit de deux autres hommes d'Eglise, leurs contemporains, « leurs rapports étaient empreints de réserve » (1).

Ils étaient si différents ! Autant le Père Lagrange était spontané, prime-sautier, hardi, entreprenant, autant Ferdinand Prat était réfléchi, calculateur, pondéré. Dirons-nous timide ? Non. Quelques-unes des plus saines hypothèses de l'exégèse progressiste se sont trouvées

---

(1) H. Hemmer à propos de F. Portal, lazariste et ami de Lord Halifax, et de P. Batiffol, dans *Bulletin de l'Association F. Portal*, n° 2, p. 13. Voir aussi le *Correspondant* du 10 juillet 1926.

chez le P. Prat. La théorie des « citations implicites », que la Commission Biblique a consacrée (2) tout en lui traçant des limites nécessaires, et dont il n'a été fait encore que de bien timides applications (3), — la conception de la loi de Moïse comme un code ouvert qui, tel le code Napoléon et tant d'autres, s'enrichit à chaque génération d'apports nouveaux et d'applications imprévues, sans pour cela changer de nom (4), — une harmonisation des évangélistes qui, sans rien sacrifier de l'inerrance des auteurs inspirés, rend à chacun son génie propre et sait même reconnaître qu'ils ont pu voir différemment une même scène ou rapporter une même parabole en y glissant des ap-

---

(2) Resp. Comm. Bibl. 13 feb. 1905. C'est la première en date de ces décisions, à qui Pie X, en son motu-proprio du 18 novembre 1907, garantissait la même autorité qu'aux décrets du Saint Office (Denzinger-Bannwart 2113. Cavallera, *Thesaurus fidei*, 102). Denz. 1979. Cav. 103. *Acta Apostolicae Sedis*, XXXVII (1905), 666 ; XL (1908), p. 724.

(3) Nous pensons que c'est le Père Prat qui a le premier employé cette formule de « citations implicites », bientôt devenue classique ; il l'a du reste remplacée plus tard par une autre qu'il estimait plus juste et moins énigmatique : « Utilisation de documents ». Cfr F. Prat, *La Bible et l'Histoire* (Bloud, coll. Science et Religion, n° 286), 1905. Reproduction d'un article des *Etudes* (tome 86, 1901, p. 474 suiv.) paru sous ce titre : *Les historiens inspirés et leurs sources*. On peut lire, dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, un article du regretté Père Lemonnyer, O. P., sur les « citations implicites » où l'apport du Père Prat aux progrès de la critique nous semble plutôt minimisé. Le même rend mieux justice à la *Théologie de saint Paul* dans son très consciencieux essai de *Théologie du Nouveau Testament* (Bloud, Bibl. des Sciences Religieuses, n° 13, 1928).

(4) *Le code du Sinaï*, Coll. *Science et Religion*, n° 295, 1904, reproduction d'un article des *Etudes*, tome 76, p. 87 et tome 77, p. 29 : «*La loi de Moïse : ses origines, ses progrès* ».

Quelques articles des *Etudes*, d'apparence modeste, mais de très longue portée, représentaient pour le public toute l'œuvre du Père Prat quand la confiance de Léon XIII l'appela, en 1902, à siéger comme consulteur auprès de la Commission Biblique à côté du Père Lagrange et d'autres exégètes moins célèbres. C'est alors que M. Loisy écrivait : « Le Saint Père a décidé qu'avant de parler de la Bible on consulterait les exégètes ». Peu auparavant, le Père Prat avait été appelé à Rome pour donner son avis sur la célèbre question du *comma ioanneum*. Son avis (que Léon XIII daigna écouter pendant une audience de trois quarts d'heure, où le Père resta à genoux) fut que le Saint-Office ferait bien de revenir sur sa réponse du 13 janvier 1897. Vingt-cinq ans après, il lui était fait justice par une déclaration officielle du 2 juin 1927 dont on peut lire un commentaire dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux (par le regretté Père Lemonnyer) et que le Père Umberg a inséré dans sa réédition de Denzinger (n° 2198). Mais on sait que dès 1897 (communication du Cardinal Vaughan) et 1905 (imprimatur du livre de Künstle) le Saint-Siège avait préludé à la Déclaration de 1927.

plications diverses (5), — une étude consciencieuse de l'angélologie et de la démonologie juives qui aboutit, d'une part à rendre aux cas de « possession diabolique » de l'Evangile une réalité que certains aujourd'hui seraient trop portés à confondre avec les cas banals dont s'occupe la psychiatrie, mais d'autre part à concéder que l'imagination apocalyptique s'est accordé libre carrière dans le monde des esprits et que de cette fantaisie il a pu passer quelque chose, non dans les affirmations doctrinales, mais dans l'orchestration et l'imagerie de certains livres inspirés (6), — voilà certes des contributions précieuses à l'exégèse la plus progressiste et dont l'avenir seul pourra dire la fécondité. Si ces hypothèses restent en deçà des limites de l'orthodoxie la plus scrupuleuse, c'est que le Père Prat n'était pas seulement exégète. Il était aussi théologien.

On peut même dire qu'il était avant tout théologien.

Son oeuvre principale, et qui restera classique, n'est pas un commentaire, c'est une théologie, la « *Théologie de saint Paul* » (7). Quelques-uns même ont été déçus de trouver dans ces deux volumes plus de théologie qu'ils n'y cherchaient. J'ai eu l'écho de quelques-unes de ces impressions. Et je me rappelle un grand historien du dogme qui, après un sondage dans la *Théologie de saint Paul*, me confiait cette impression : « Décidément, le Père Prat est un scolastique ».

Le Père Prat, en effet, avait reçu la longue formation scolastique que la Compagnie de Jésus impose à ses « profès des quatre voeux » et qui ne confère la « licence d'enseigner » qu'à bon escient, après des tournois syllogistiques dont beaucoup d'exégètes et même de théologiens de notre temps ne reviendraient pas sans blessure. Les hasards de ma carrière m'ont appelé à siéger à côté de lui dans ces jurys redoutés, que des théologiens de trente ans, anciens professeurs de « première » et même de philosophie, licenciés ès lettres et parfois docteurs ès sciences, n'abordent pas sans trembler. J'ai toujours constaté que sa sévérité ne s'exerçait pas sur les minuties de l'exégèse où il lui eût été si facile de « coller » ses élèves. Non, pour lui agréer, il ne fallait rien ignorer des traités de la Trinité, de l'Incarnation et de la Grâce.

Le Père Prat a été un de ces derniers jésuites qui « *savaient tout* »

(5) Cfr *Jésus-Christ*, t. II, p. 189.

(6) Cfr *Jésus-Christ*, t. I, p. 345.

(7) L'auteur revendique même pour la « Théologie Biblique » l'honneur d'être une section de la « théologie positive » et avoue qu'à ce titre, comme toute théologie, elle suppose la foi, la foi intégrale aux définitions de l'Eglise, bien loin que celle-ci soit son point d'arrivée. Il y aurait place, semble-t-il, pour une autre méthode, qui traiterait la théologie biblique du seul point de vue de l'histoire et en ferait le premier chapitre d'une « théologie historique », qui n'est, à vrai dire, qu'une « histoire de la théologie » mais où croyants et non-croyants peuvent se rencontrer sur un terrain neutre. Cette méthode est plutôt celle du P. Lebreton qui lui a fait rendre à la foi et à la science des services si éclatants.

et il n'a voulu rester étranger à aucune branche des connaissances humaines. Levé tous les jours à quatre heures, et la part faite, — très scrupuleusement, — à ses exercices de piété, il se serait fait reproche de dérober à l'étude une seule minute de la matinée. S'accorder le plaisir d'une grand'messe lui eût paru une sensualité spirituelle, une « immortification ». Il était très convaincu qu'en dispensant ses religieux du choeur saint Ignace avait rendu un immense service à la science sacrée. Ne devons-nous pas à cette grave initiative les in-folio de Suarez, de Vasquez, de Petau, de Labbé, de Bollandus, de Papebroch, sans parler de Théophile Raynaud et de cet inoubliable Père Kircher ? Un jour, en caressant les dos des in-folio de saint Augustin (édition des Bénédictins) le Père Prat me disait : « Comme je l'ai lu ! » Et il aurait pu en dire autant de nombreux volumes de Migne, car je crois bien qu'il avait défoncé les deux Patrologies. Un jour, je l'ai vu tout embarrassé parce que je feignais d'ignorer Jules Africain ! Une de ses oeuvres les moins connues — mais non la moins révélatrice — est la délicieuse anthologie d'Origène qu'il a donnée en 1905 à la défunte collection de *La Pensée chrétienne*. Chaque page, chaque ligne, chaque mot porte et va flageller tel de nos contemporains dont l'esprit, plus étroit que celui de saint Epiphane, aurait réussi certainement à brûler Origène s'il lui avait été donné de vivre en même temps que le plus grand des théologiens, celui dont les restes mal réchauffés nous permettent encore de ne pas vivre trop à l'étroit sous le joug de la lettre !

Le *De Principiis* est traduit presque en entier dans le livre du Père Prat, qui y a joint une dissertation fouillée sur la pluralité des sens bibliques et une « leçon d'exégèse » sur l'épître aux Romains, commentaire d'un commentaire, dont le but avoué est de démontrer que c'est saint Augustin qui a innové en appliquant à la prédestination à la gloire ce que saint Paul a dit de la prédestination à la grâce. Sur ce point d'ailleurs, on est heureux de constater que le Père Lagrange pensait comme le Père Prat et c'est un heureux « signe des temps » et du progrès que l'exégèse doit à l'affinement du sens historique chez les théologiens que le spectacle instructif d'un dominicain et d'un jésuite, aussi peu préparés que possible à s'entendre en théologie, mais non moins fermes l'un que l'autre à écarter de la fastidieuse (et peut-être inévitable) controverse thomistico-moliniste les appuis précaires que deux grandes écoles ont trop longtemps cherchés dans l'Ecriture.

Enfin, le volume se clôt par une histoire de l'origénisme, d'où il appert qu'Origène n'a jamais été condamné par l'Eglise, au jugement de qui il a soumis d'avance les plus hardies de ses hypothèses, et qui n'a frappé que d'imprudents disciples, à qui d'ailleurs la *rabies theologica* de leurs adversaires reprochait, au fond, tout autre chose que leurs doctrines.

Ce volume n'est pas le plus connu du Père Prat. Mais je suis sûr que c'est celui où il a mis le plus de son âme secrète. Ferdinand Prat était un réticent, un silencieux, dont il était bien difficile de savoir la vraie pensée sur les points vraiment douloureux des contro-

verses *contemporaines. Ce n'était point défiance de ses forces.* Il était originaire du Rouergue, dont les fils n'ont jamais passé pour sous-estimer en eux-mêmes les dons de Dieu et qui doit sans doute à la solidité granitique de son sous-sol l'honneur d'avoir donné à l'Eglise de France un chef spirituel et une manière de « leader » temporel, les deux hommes que Pie XI a appelés, en une circonstance mémorable, « votre cardinal » et « votre général », après quoi des Aveyronnais conscients ont offert à l'un et à l'autre un déjeuner triomphal.

Les intimes du Père Prat s'amusaient beaucoup du mystère dont il entourait ses moindres démarches et des allures de conspirateur que lui donnait sa naturelle méfiance, alors qu'en réalité il n'a jamais tramé que des pensées limpides comme l'eau de roche et des hardiesses de tout repos. Seulement, il avait traversé des époques si ingrates ! C'était un autodidacte. Il ne serait jamais peut-être devenu le grand orientaliste qu'il était, s'il n'avait été, à la suite des « décrets » de 1880, exilé en Syrie et réduit à apprendre l'arabe presque sans maître. On n'est exégète complet qu'à ce prix et les hébraïsants qui ne sont qu'hébraïsants — Ernest Renan en a témoigné lui-même (8) — se ressentent toujours de n'avoir pas puisé, dans le commerce familier de la seule langue sémitique aujourd'hui vivante, ce qu'on peut appeler le génie du sémitisme, ce *Sprachgefühl* à quoi les linguistes attachent tant de prix.

A vrai dire, il aurait suffi, pour le pousser dans ce sens, de sa naturelle curiosité. Celle-ci était invraisemblable ; il avait son opinion faite sur la parenté des langues ouralo-altaïques et il avait voulu apprendre les deux cent quatorze clefs de l'écriture chinoise, avec le regret de ne pouvoir passer plus outre. Il avait, sur les techniques les plus étrangères à ses études, plus que des clartés. S'il a pu, à soixante ans, mener la vie des tranchées (9) et s'improviser, pour les « poilus », fournisseur des objets les plus disparates (10), c'est qu'il s'était obligé à refaire à pied tous les voyages de saint Paul à travers une Asie mineure qui n'avait pas encore été à demi polieée par Mustapha Kemal et où les *pericula latronum* n'étaient pas plus un mythe que du temps de saint Paul lui-même. Que de fois il a dû coucher à la belle étoile ou organiser son menu du soir sur l'inspection des casseroles qui fumaient au feu d'une auberge de rencontre !

---

(8) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, V. « Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. Ainsi, il n'était pas très fort en arabe, et c'est pour cela que je suis toujours resté médiocre arabisant ».

(9) Comme je lui témoignais mon admiration pour son *Histoire du livre dans l'antiquité*, où les plus minces détails de paléographie brillent d'un relief saisissant, il me disait modestement, et comme pour s'excuser : « J'ai toujours aimé à me rendre compte ».

(10) Le Père Léonce de Grandmaison, qui l'a vu de près à cette époque, me disait de lui : « C'est un intellectuel déchaîné dans la vie réelle, un torrent qui a rompu ses digues ».

Une fois quitte avec saint Paul, il a refait dans une Palestine — à la vérité plus abordable — une enquête encore plus minutieuse pour son *Jésus-Christ*. Ce livre, qui est l'oeuvre d'un vieillard, je ne serais pas étonné que nos successeurs l'estiment encore au-dessus de celui qui a fondé sa réputation mondiale, cette *Théologie de saint Paul* qui a été traduite en toute langue et dont le regretté Père Bainvel (un fin connaisseur) me disait qu'elle est, avec les *Origines* du Père Lebreton, la réussite accomplie de la théologie française. Léonce de Grandmaison, un autre admirateur de ses frères (ce n'est pas une qualité banale), si sympathique et si compétent, disait sommairement : « sur saint Paul, on trouvera tout dans Prat » (11).

Tout, c'est beaucoup. Mais je ne crois pas que ce soit trop. Qu'on essaie, en effet, de se poser sur saint Paul une seule question, même de celles qui n'intéressent que de très loin la théologie, et qu'on cherche si elle ne se trouve pas, non seulement posée, mais résolue en quelque coin de ces deux volumes ou peut-être de cette lucide biographie qui est venue ensuite et qui est un des bijoux de la collection *Les Saints* de Gabalda (12).

On cherchera peut-être avec un peu d'impatience, car c'était une des coquetteries de ce grand savant de dissimuler sa science. Et c'est pourquoi ses tables et ses bibliographies sont si décevantes (13). Il professait qu'une bibliographie n'est jamais utile que si elle est complète et si elle accompagne chaque mention d'auteur d'un jugement motivé. Plutôt que d'égarer son lecteur, il aimait mieux paraître ignorer les livres dont il n'avait que peu de bien à dire. Or, c'était un juge sévère. D'un homme qui fait autorité dans les plus délicates matières, il m'avouait : « Comme exégète, il ne m'inspire aucune confiance ». Or, c'est un exégète à qui il serait bien difficile d'attribuer d'autres compétences.

Rien donc chez lui de ce que Victor Langlois appelait la « polymathie décorative » et qui consiste à allonger indéfiniment la liste

---

(11) *Dictionnaire apologétique*, art. *Jésus-Christ*, col. 1315, n° 45.

(12) La conclusion surtout, où l'auteur détend son habituelle austérité et, par un choix heureux, s'aide de Newman pour nous révéler l'âme de saint Paul, mérite de rester. Dans la préface de ce livret d'or, il s'excuse de n'avoir pu donner tout leur développement aux questions difficiles : « Il a fallu renoncer aux discussions de texte et prendre quelquefois parti entre des opinions controversées... On voudra bien se persuader que le choix n'a pas été fait sans mûre réflexion ». On peut l'en croire.

(13) On nous annonce heureusement que le R. P. Chevalot, professeur d'Ecriture Sainte à Enghien, a préparé, pour une prochaine réédition de *Jésus-Christ*, des tables très complètes, qui en doubleront l'utilité pour les travailleurs. A vrai dire, si le Père Prat négligeait un peu ce complément nécessaire de toute oeuvre d'érudition, c'est qu'il ne croyait pas le public qu'il visait très capable de se servir utilement de tables. En quoi il se trompait. Car ce livre qu'il destinait à un public « moyen » est, en fait, consulté tous les jours par les hommes de science.

des auteurs à consulter dans le seul but d'inspirer le respect pour l'érudition de l'auteur. Quel est celui de nos contemporains qui n'a pas, en un jour de sa jeunesse, péché plus ou moins en cela ? Péché trop facile, hélas ! puisqu'il n'oblige même pas à lire les auteurs qu'on cite et dont on emprunte simplement les noms à des listes plus complètes. Mais, à professer pour cette inconscience un peu de l'horreur qu'elle inspirait à Ferdinand Prat, on s'épargnerait du moins quelques mésaventures cuisantes, comme celle de ce célèbre Allemand, homme d'Eglise et continuateur d'Hergenröther, qui, à propos de saint Colomba, l'Irlandais, renvoie à *Colomba* de Prosper Mérimée ou comme celle d'Auguste Sabatier, en son temps doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, inspirateur ou confident de beaucoup de nos « modernistes », qui, dans la préface de son célèbre ouvrage sur les *Religions d'autorité et la religion de l'esprit*, cite intrépidement « le décret du pape Gratien ». Un décret peut-il venir d'ailleurs que de Rome ?

On le voit par ce dernier exemple (et c'est un plaisir de le constater), les ignorances et les balourdises ne sont pas le monopole des auteurs catholiques. Le Père Prat a contribué plus que personne à nous convaincre de notre retard sur les protestants en matière de critique et d'érudition (14). Mais nul aussi n'a plus travaillé que lui à rattraper le temps perdu, au point d'étonner les plus sincères des critiques libéraux, qui ont su le dire avec un beau courage. M. Goguel, le distingué professeur de la Faculté de théologie protestante de Paris, l'appelait récemment « un exégète tout à fait considérable » et croyait devoir le signaler à ses coreligionnaires comme l'homme qui a su le mieux concilier les certitudes traditionnelles de l'Eglise catholique avec les acquêts de la science critique. De pareilles déclarations sont d'autant plus précieuses que nous n'étions pas habitués à ce que, de ce côté de la barricade, on tînt compte de nos travaux.

Pour ce résultat, le Père Prat n'avait pas épargné sa peine. Non seulement il s'était imposé l'ingrat labeur d'apprendre, outre les langues sémitiques, six langues européennes (allemand, anglais, espagnol,

---

(14) F. Prat, *Progrès et Tradition en exégèse*, dans *Etudes*, 5 nov. et 5 déc. 1902 (tome 93, p. 289-312; 610-633). Il disait, p. 632: « Il faut que les catholiques renoncent de plus en plus aux généralisations vagues, aux vulgarisations superficielles, aux minuscules travaux d'apologétique éphémère. Il faut qu'ils se persuadent qu'à l'heure actuelle un bon texte critique, un sérieux instrument de travail, dans quelque genre que ce soit, rendraient plus de services à l'Eglise et à la cause de la vérité que les apologies les plus volumineuses et les controverses les plus retentissantes. Il faut qu'ils soient assez hardis et indépendants pour se débarrasser des attaches protestantes et des méthodes rationalistes, qu'ils apprennent à marcher tout seuls, sous la direction du magistère suprême, et à voir de leurs propres yeux sans les verres grossissants de la haute critique allemande. Il faut... Mais nous sommes en train d'esquisser un programme d'études bibliques, comme si nous oubliions que le Souverain Pontife vient de le tracer. »

italien, portugais, néerlandais : il regrettait de ne s'être mis que trop tard à l'étude du russe) il s'imposait encore la peine de lire dans le texte toutes les oeuvres tant soit peu significatives des deux écoles allemande et anglaise (il se transportait, pour lire les revues, chez les Bollandistes, ses amis, qui étaient heureux de lui accorder, dans leur riche bibliothèque de Bruxelles, des facilités dont ils ne sont pas prodigues pour les chercheurs moins qualifiés). Mais il n'a jamais sacrifié à cette manie trop commune de certains auteurs catholiques qui n'ont que des sourires pour les hérétiques et des sévérités pour ceux que saint Paul appelait « *domesticos fidei* ». Des hommes aussi justement célèbres qu'Adolf von Harnack et Théodore Zahn ont reçu de lui, à côté de mentions honorables sur des points de détail, des jugements globaux dont ils se seraient peut-être passés. De Zahn, ce savant si probe, ce défenseur si zélé de l'orthodoxie luthérienne (qui sur beaucoup de points se confond avec l'orthodoxie tout court), il a écrit : « Son sens critique et historique n'égale pas son immense érudition ». Quant à Harnack, dont il admirait plus que personne le prestigieux talent, l'aumônier de 1914 ne lui pardonnait pas d'avoir mis son nom au bas du trop fameux manifeste des intellectuels allemands après l'incendie de Louvain. Et il l'a dit dans une éloquente « prétérition ».

Car il maniait avec dextérité toutes les figures de rhétorique. Et, en vieux professeur de nos vieux juvénats, il aimait à les appeler par leur nom. Il ne confond jamais la catachrèse, la métonymie et la synecdoque. Il ne tarit pas sur la métaphore et l'allégorie. De celle-ci il distingue pertinemment la parabole. C'était nécessaire d'ailleurs après l'abus qu'ont fait de ces termes techniques Jülicher et Loisy. Je ne sais s'il usait souvent d'« aposiopèse », mais certainement ce n'eût pas été sans le faire remarquer. Sa rhétorique était réflexe, un peu tendue, un peu ancienne aussi. Le premier jet de sa prose était banal, mais le travail le menait à une perfection relative où le défunt Père Longhaye aurait peut-être diagnostiqué plus de « talent » que de « génie », mais où il eût certainement admiré « l'équilibre des facultés » et la soumission constante de la sensibilité à la raison.

Ce n'est pas que la sensibilité ne fût pas riche. Elle était même abondante. Elle eût été tumultueuse, violente, et l'on ne sait pas ce qu'en un jour de colère elle eût pu emporter. Mais on a vu rarement le Père Prat en colère. Certaines joutes scolastiques, où il ne craignait pas de dire leur fait, comme exégète, aux théologiens, auraient pu faire craindre des orages. Mais la volonté intervenait, toujours disciplinée, toujours maîtresse d'elle-même. Ce qu'il en coûtait à l'homme intérieur, cela, à vrai dire, ne regardait personne. *Ecclesia de internis non iudicat*, à plus forte raison ceux qui ne sont pas l'Eglise.

J'imagine que ces ardeurs domptées de la nature rouergate n'étaient pas pour rien dans son admiration pour saint Paul. Lui aussi, le Père Prat, n'eût pas craint de dire la vérité à Céphas. Et peut-être l'a-t-il fait, mais... *inter te et ipsum solum*, car c'est là une maxime évangélique qu'il n'a eu garde d'oublier. L'a-t-on toujours observée à son égard ? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est l'horreur que lui

inspiraient des procédés qui, déjà odieux dans les rapports des citoyens entre eux, le deviennent doublement quand on les transporte dans la police d'Eglise. Il souffrait que le mot de « jésuitisme » ait pu être, à tort ou à raison (à tort, espérons-le), appliqué à un esprit de politique dont rougirait tout homme droit et qui ne devient pas légitime par une simple « rectification d'intention ». Comme d'autres, moins savants que lui, il a été traqué par des hommes qui avaient juré la perte d'institutions dont il était l'ouvrier consciencieux et qui le considéraient à bon droit comme leur parure. Il s'amusait beaucoup d'un confrère italien qui, en butte aux mêmes hommes (il ne devait pas, hélas ! leur échapper), expliquait ses « prudences » tardives par l'accommodation d'un verset des Psaumes : « *Quae utilitas in sanguine meo* » ?

Le Père Prat n'avait pas besoin de prudence artificielle. Il était né prudent. A ce premier fonds (le plus solide) il ajoutait la prudence infuse du chrétien et du prêtre, celle qui ne se contente pas de nous « retenir d'agir », mais qui sait agir dans la lumière. Quant à la prudence acquise, Dieu sait que les occasions d'y grandir ne lui avaient pas manqué.

Mais la prudence n'est que la première des vertus cardinales. Et, comme saint Paul, Ferdinand Prat préférait des « charismes meilleurs ». Il a espéré contre l'espérance dans des jours sombres pour sa patrie terrestre, dans des jours plus sombres encore pour ce qu'il mettait au-dessus de tout, l'avenir de la science catholique. Il a aimé d'un amour qui connaissait la pudeur et rougissait facilement,... il a aimé ses frères, les soldats de France,... ses fils, les scolastiques de la Compagnie de Jésus,... ses pères, les supérieurs que Dieu lui avait donnés,... son chef, le Vicaire du Christ, quel que fût son nom et son numéro. Et c'est pourquoi il a pu porter jusqu'au tribunal de Dieu l'aveu suprême de son maître mourant : *Fidem servavi !*

Antoine MALVY, S. I.